OPTION : littératures et approches interdisciplinaires

MODULE : littérature générale et comparée

Niveau : M2

**Qu’est-ce que la littérature ?**

La notion de « littérature » est issue du Latin Litteratura qui signifie « écriture » selon Cicéron et « grammaire, art du langage » selon Sénèque ou encore « ensemble des lettres » dans le sens d’Alphabet selon Tacite. En Latin médiévale, précise Alain Rey, « litteratura » définit la langue savante par rapport au langage « vulgaire ».

De cette différentiation, entre le savant et le vulgaire, naîtra une première définition de la littérature où ce terme est employé pour qualifier la culture générale, l’érudition laissant à l’expression « lettres » ou « belles lettres » le soin de contenir un ensemble de discours.

En 1800, Mme de Staël, dira qu’il « *est nécessaire de retracer l’importance de la littérature considérée dans son acception la plus étendue : c’est-à-dire renfermant en elle les écrits philosophiques et les ouvrages d’imagination, tout ce qui concerne enfin l’exercice de la pensée dans les écrits, les sciences physiques exceptées.* »[[1]](#footnote-1) La définition de la littérature passe ainsi d’un ensemble d’écrits aux productions littéraires comme en témoigne la définition suivante qu’en donne le dictionnaire de la langue française de Littré : « *l’ensemble de productions littéraires d’une nation, d’un pays, d’une époque* »

Ce n’est qu’au XIX siècle que la critique ensuite la poétique approchent la notion de littérature d’une manière plus théorique. Avec les formalistes Russes on commence à rejeter l’étude contextuelle des œuvres. Le texte est désormais un objet clos qu’il convient d’analyser d’un point de vue linguiste. Il faut ainsi distinguer ou différencier le discours littéraire des autres discours, c’est-à-dire relever ce que Jakobson a nommé « littérarité ». « *L’objet de la science littéraire n’est pas la littérature mais la « littérarité », c’est-à-dire ce qui fait d’une œuvre donnée une œuvre littéraire* »[[2]](#footnote-2)

Le sens d’érudition est dorénavant « vieilli » et n’est plus en usage et les deux sens qui dominent maintenant créent un véritable paradoxe. D’une part, la littérature se voit définie comme « l’usage esthétique du langage » ce qui la limite de manière formelle ; d’autre part, comme « un ensemble des productions intellectuelle qui se lisent, qui s’écoutent », ce qui élargit le domaine.

La littérature est donc un art du langage différent des autres forme d’art et un langage différent des autres formes de langages.

**La littérature nationale :**

La notion de « littérature nationale » est apparue vers la fin du XVIIIème siècle pour désigner généralement une littérature écrite dans une même langue et véhiculant une « identité nationale ». Ce concept a été introduit et illustré par Johann Gottfried Herder et le romantisme allemand. Donc, la langue et la situation géographique sont deux éléments primordiaux pour désigner toute littérature nationale. Quand on évoque l’identité nationale, on vise une littérature appartenant à un pays déterminé, puisqu’il peut exister une littérature ayant une langue commune mais ayant une identité nationale différente car n’appartenant pas au même pays.

**La littérature générale :**

C’est une littérature qui postule la nécessité de transcender le cadre étroit et toujours limitatif des frontières politiques et des littératures nationales. C’est, selon Paul van Tieghem, « *l’étude des mouvements et des modes littéraires qui transcendent les limites nationales (qui vont au-delà des limites nationales*) ». La littérature générale s’appuie sur des ressemblances et sur des coïncidences. Coïncidences entre des phénomènes littéraires contemporains, pour Tieghem, mais aussi coïncidences de faits éloignés dans l’espace et dans le temps, pour Etiemble. Depuis quelques années, l’adjectif « générale » est accolé à celui de « comparée ». D’où les formules nouvelles du type : Littérature générale et comparée, Comparative and General Literature, Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft. Pourquoi ? Parce que d’un pays à l’autre les comparatistes se sont rendus compte du caractère supranational de la littérature. On parlait ainsi du "mythe" de Faust, de Don Juan, d'Electre ou d'Antigone,

**La littérature universelle :**

C’est en lisant un roman chinois traduit en allemand que Goethe a cette idée, qu’il confie à Eckermann le 31 janvier 1827, d’un avènement de la Weltliteratur. Selon lui, il était nécessaire de « *recenser et d’expliquer les chefs-d’œuvre qui forment le patrimoine de l’humanité* », il a créé ainsi le terme de Weltliteratur. Pour les américains Wellek et Warren, la Littérature Mondiale devrait être un idéal d’unification de toutes les littératures en une vaste synthèse où chaque nation tiendrait sa part dans un vaste concert. Quant à Etiemble associant la littérature universelle à la littérature comparée, il déclarait que : « *la littérature comparée, c’est un humanisme* » qui serait une connaissance totale en étant une culture fondée sur la pratique de l’échange. Telle est, en effet, l’ambition la plus noble de la littérature universelle. Elle permet de mettre en évidence des mouvements, une circulation, des échanges à voies multiples, des coïncidences de langues que le binarisme dans lequel se tient trop souvent la littérature comparée ne permet pas.

**La littérature comparée : origines définitions et domaines**

Tout d’abord la littérature comparée est née à la fin du XVIIIe siècle d’une envie impérieuse de comparer les œuvres. Les chercheurs et les écrivains, à cette époque, ont commencé à tout comparer et c’est devenu une tendance pour ne pas dire une coutume. L’essai sur les révolutions de Chateaubriand a failli s’appeler histoire des révolutions comparées. Cette envie de toujours comparer émanait d’un refus de la primauté nationale, une sorte d’attitude humaniste contre ceux qui tenaient à rester dans le concon rassurant de la culture nationale. Du Bellay, Voltaire, Rousseau, Diderot, Mme Staël, Goethe, etc. se sont érigés par cet acte comparatiste contre le nationalisme culturel. De l’attitude de ces prédécesseurs naquit l’esprit de cosmopolitisme, de libéralisme qui nient tout sectarisme et tout isolationnisme et que l’on voit se développer dans toute l’Europe depuis le siècle des Lumières.

A la lente maturation succède l’expansion rapide du phénomène comparatiste due aux progrès de toutes sortes (voyages, technique de reproduction et d’enregistrement, organismes culturels, techniques de traduction et de diffusion, etc). L’Après-guerre est marqué par trois attitudes significatives : l’ère des congrès internationaux, le développement des associations nationales et la création des centres de recherche. S’ils sont des lieux de rencontres cordiales et d’échanges, ils sont aussi et surtout l’occasion de remises à jour de la problématique comparatiste, de son orientation vers les horizons nouveaux de la recherche. La littérature comparée est devenue une activité intellectuelle qui se pratique partout à cause de son caractère universitaire.

Essayer de donner une définition finale à la littérature comparée n’est pas chose aisée vue le vaste domaine de recherche qu’elle englobe, toutefois on va essayer de passer en revue quelques définitions de cette littérature, données au fil du temps. « *Qu’est-ce que la littérature comparée ? La question, posée au fil des onze éditions du prestigieux devancier de notre ouvrage dans la collection, celui de Pierre Brunel, Claude Pichois et André-Marie Rousseau, ne semble pouvoir trouver que des réponses provisoires* »[[3]](#footnote-3)

Fernand Baldensperger l’a définie d’abord comme « *un ingénieux divertissement qui consiste à instituer des parallèles entre des œuvres ou des hommes vaguement analogues* »[[4]](#footnote-4), ensuite, il la met en relation avec l’histoire littéraire lui préférant ainsi l’approche lansonienne fondée sur un travail scientifique sur les sources. Il lui donne enfin la définition suivante « *L’étude d’un être vivant est, pour une bonne part, l’étude des relations qui l’unissent aux êtres voisins. De même, il n’y a pas une littérature dont l’histoire se renferme dans les limites de son pays d’origine.* » c’est-à-dire étudier et analyser les influences étrangères sur les littératures nationales ou sur des écrivains particuliers.

La notion d’influence, qui était présente au cœur de la démarche comparatiste au début du XXe siècle, est presque abandonnée aujourd’hui. Cette évolution dans la discipline, comme le montrent les trois approches citées par Baldensperger, ne peut que témoigner des différents rapports que l’on peut engager avec elle.

Georges Steiner lui donne une définition plus large en l’inscrivant au cœur même de l’activité d’interprétation et de compréhension « *la littérature comparée est un art de comprendre centré sur le résultat possible de la traduction et sur ses échecs* »[[5]](#footnote-5). Il inscrit ainsi la littérature comparée dans la Weltliteratur définie pas Goethe en soulignant l’importance de la traduction qu’il rapproche du fondement même de l’esprit comparatiste, de l’art de comprendre. A côté de la traduction, il évoque, parmi les champs propres à la littérature comparée, les études de réception, ou les « études thématiques », dominées par la place des mythologies, et montre l’importance que l’étude comparatiste accorde aux relations des œuvres avec leur contexte culturel.

La définition de la littérature comparée semble alors non plus échapper, mais éclater. Pour tous ceux qui pratiquent la discipline, la question de son identité demeure, plus que jamais, un leitmotiv.

La littérature comparée étudie les littératures dans un champs interdisciplinaire. C’est-à-dire dans leur rapport avec l’étranger, les autres arts, les tendances et les pratiques sociales et culturelles. Ceci dans une vision à la fois esthétique, historique et théorique. Il s’agit de mettre en parallèle les œuvres étudiées pour mesurer leurs similitudes et leurs dissemblances, leurs jonctions et leurs originalités, afin de distinguer les phénomènes littéraires dans leur réalité transnationale (au-delà des frontières). Les études peuvent être conçues en **synchronie** (autour d’œuvres d’une même époque) ou en **diachronie** (en envisageant des œuvres d’époques différentes reliées par des enjeux esthétiques communs).

Dans ce cadre, la démarche comparatiste adopte une dimension volontiers pluridisciplinaire (envisageant la littérature dans ses rapports avec les sciences humaines : histoire, philosophie, sociologie, psychanalyse, etc.), **interartistique** (confrontant la littérature à ses interactions avec le cinéma, la peinture, les arts plastiques, la musique, le théâtre, l’opéra, la danse, etc.), **transséculaire** (étudiant un genre à travers les siècles, la réception de tel mythe ou de tel auteur dans des œuvres plus tardives, etc.) ; mais le critère absolu de la littérature comparée est la construction de corpus **plurilingues**, permettant d’analyser des questions littéraires ancrées dans des espaces culturels et linguistiques différents. Les études comparatistes, si elles veillent constamment à citer des **traductions** des œuvres étudiées ou à en proposer de nouvelles, et à réfléchir de manière critique aux enjeux de la médiation d’une langue à l’autre, s’attachent à fonder leurs analyses sur la version originale des textes : il convient donc d’avoir une maîtrise satisfaisante de la **compréhension écrite des langues étudiées**.

1. Germaine de Staël, De la littérature, éd. Etablie par Gérard Gengembre et Jean Goldzing, Paris, Flammarion, 1991 [↑](#footnote-ref-1)
2. Roman Jakobson, « poésie moderne russe, esquise 1, Prague 1921 » dans les textes des formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, théorie de la littérature, Paris, Seuil, « tel Quel », 1965 [↑](#footnote-ref-2)
3. Pierre Brunel, Claude Pichois et André-Michel Rousseau, Qu’est-ce que la littérature comparée, Paris, Armand Colin, (coll. « U ») 1983. [↑](#footnote-ref-3)
4. Fernand Baldensperger, Qu’est-ce que la littérature comparée ? Préface de Jean Adrians, Paris, Éditions Pétra, 2012, p. 23. [↑](#footnote-ref-4)
5. George Steiner, « Qu’est-ce que la littérature comparée ? », traduit de l’anglais par Louis Evrard, L’Idée d’Université.—XXII, p. 383-393, p 388 [↑](#footnote-ref-5)